

Catherine Millet donne de l'élan à la vie

L'écrivaine et critique d'art poursuit son œuvre autobiographique avec « Commencements », qui retrace ses débuts dans le monde des galeries d'art et du libertinage : bouleversante naissance.

Par **Jean Birnbaum**

Le Monde, le 31 août 2022



Catherine Millet, à Nice, en 1970. DANIEL TEMPLON

« *Commencements* », de Catherine Millet, Flammarion, 316 p., 20 €, numérique 15 €.

En 2014, après un article du « Monde des livres » sur [*Une enfance de rêve*](#) (Flammarion), où Catherine Millet retrace ses plus jeunes années, un lecteur m'avait expédié un courrier courroucé. Comment voulez-vous qu'on vous prenne au sérieux, protestait-il, si vous utilisez à tout-va l'expression « chef-d'œuvre », comme vous le faites pour encenser le dernier Millet ? A ce lecteur, j'avais répondu qu'il avait raison, ce mot ne devait pas être utilisé à la légère. C'était si vrai, faisais-je valoir, que, depuis mes débuts au journal, quinze ans plus tôt, je ne l'avais encore jamais utilisé.

On comprendra que la suite d'*Une enfance de rêve*, qui vient de paraître sous le titre *Commencements*, ait pu susciter quelque attente. Si notre lecteur est resté fidèle au

journal (qu'il en soit alors remercié), rassurons-le : on ne parlera pas ici de chef-d'œuvre. Du reste, il ne pouvait pas en être autrement. Ce qui magnifiait *Une enfance de rêve*, c'était la manière dont l'autrice reconstituait le monde intérieur du bébé : avec tact et sensibilité, elle montrait comment l'enfant colle aux apparences avant que la vie ne mette des distances entre sa conscience et les choses. Quand s'ouvre *Commencements*, le temps a passé, le réel fait déjà obstacle, la société impose ses contraintes. Une certaine insouciance s'est perdue.

L'extase esthétique, l'abandon érotique

Mais, justement, ce qui rend bouleversant ce nouveau livre, c'est qu'il se cramponne au précédent, comme une tentative de perpétuer la bulle poétique propre à l'enfance. Il raconte comment Catherine Millet a voulu rester branchée, malgré le temps qui passe, sur cette tranquillité primordiale. Elargir l'enfance à la mesure de son destin, voilà l'une des définitions de la sainteté. Chez la patronne du magazine *Art Press*, dont la notoriété dépasse les frontières depuis qu'elle a publié *La Vie sexuelle de Catherine M.* (Seuil, 2001), une telle vocation s'est accomplie grâce à deux expériences qui ont eu tendance à se confondre : l'extase esthétique, l'abandon érotique.

Or ce qui frappe d'abord, à la lecture de ces *Commencements*, c'est l'insistance avec laquelle Catherine Millet convoque l'image de la petite enfance pour retracer ses débuts dans le monde des galeries d'art et du libertinage, au cours des années 1960. A peine arrivé dans son domicile parisien, je lui montre ces pages qui dessinent un autoportrait de l'autrice en nourrisson, voire en fœtus. « *Ouh là là, s'exclame-t-elle, vous allez me faire dégringoler de ma position de critique d'art, spécialiste de tas de choses que les gens ne comprennent pas ! Ils vont se dire : "Ah bon, cette fille qui écrit avec tant d'autorité sur les œuvres d'art, en fait, c'est un gros bébé attardé."* »

Un bébé obstiné, plutôt, très décidé à maintenir les conditions d'une certaine osmose avec les choses. Après avoir quitté l'appartement familial de Bois-Colombes, en banlieue parisienne, cette autodidacte s'est peu à peu fait une place dans l'univers de l'art. Le plus frappant, car on voit mal comment cela serait encore possible aujourd'hui, c'est qu'elle y est parvenue en glissant à la surface du réel et de l'histoire (elle passe à travers Mai 68), entre solitude et confiance, dans la simple contemplation du monde. Ainsi son ascension sociale est-elle passée par un désir de régression. Pourquoi ? « *Bon, vous ne m'avez pas mise sur le divan, je ne pourrai pas expliquer ce désir qui est le mien*, constate Catherine Millet. *Tout ce que je peux dire, c'est que j'ai très tôt été fascinée par Salvador Dali, qui se mettait en scène dans la position fœtale, avec ce fantasme du retour dans la matrice. Dans le livre, je parle de mon goût pour la peinture abstraite, par exemple les tableaux noirs d'Ad Reinhardt [1913-1967], toutes ces œuvres monochromes qui exigent de vous une immersion, on doit s'y laisser aller comme on entre dans la mer. Je me suis laissé absorber par cet art-là.* »

Plonger dans un milieu social et sensuel

Les plus belles lignes de *Commencements* font vibrer ce bain originel où elle a pu flotter encore et encore, grâce à l'entremise d'hommes rencontrés un peu par hasard et qui sont souvent devenus ses amants, au premier rang desquels le galeriste *Daniel Templon*. Longtemps, ce dernier s'est occupé de tout, et d'abord du quotidien dans ses aspects les plus prosaïques. « *Je ne peux pas cacher que j'ai joué sur le fait que j'étais une jeune femme plutôt*

agréable, pleine de curiosité, avec qui on pouvait en plus discuter. La séparation du travail et de l'amour, je n'ai pas trop connu », remarque-t-elle.

Ce petit monde de l'art contemporain, qui était alors en formation entre New York, Venise, Paris ou Düsseldorf, cultivait une liberté sexuelle qui venait combler le désir de Millet : plonger dans un milieu social et sensuel où le plaisir tient lieu de « *liquide amniotique* ». Comme je lui demande d'approfondir cette dernière métaphore, elle précise : « *C'était une sorte de plaisir en soi, continu, avec différents partenaires, donc pas forcément pris dans les affres du rapport amoureux, qui complique parfois les choses... Si j'essaie de poursuivre l'image, j'étais comme un enfant dans le ventre de sa mère, plongé dans un monde d'indifférenciation.* »

Cela dit, une question s'impose d'elle-même. Cet espace où elle pouvait se contenter d'être, purement et simplement, « *morceau de vie dans un environnement atone, organe palpitant mis en couveuse stérile* », devait-il se réduire aux limites des vernissages et des partouzes ? Dès lors que, pour lui donner chair, Millet a recours aux métaphores de la maternité, la question de donner elle-même la vie ne s'est-elle pas posée ? Son précédent livre ne célébrait-il pas le bonheur des parents quand ils trempent un enfant dans les vagues, « *faisant cadeau à leur progéniture de la totalité des phénomènes* » ? Millet allait d'ailleurs jusqu'à conclure, à la façon d'une maxime : « *Ce bonheur-là de la vie parentale est le plus bref, mais aussi le plus entier.* »

Beaucoup de talent pour accueillir la vie

Alors ? Devenir mère ? « *A un moment, je l'ai souhaité, ce n'est pas venu, je n'ai pas insisté. Il faut dire que Daniel [Templon] était occupé par la galerie, moi par mes articles, on manquait de temps et d'argent, on était trop pris par nous-mêmes. Et puis on ne formait pas un couple fusionnel, je l'ai aimé, mais jamais de façon romantique. Pourtant, c'est quelque chose qui m'émerveille, faire découvrir à un enfant le contact non pas avec les autres, mais avec la matière... J'ai préfacé un livre de photos du cinéaste iranien Abbas Kiarostami, c'étaient des photos de portes prises de l'intérieur, ça m'avait fait réfléchir à la naissance de l'enfant, au moment où il plonge dans la lumière... Peut-être que j'aurais été une bonne mère ! Peut-être que j'aurais été capable de donner la vie, aussi dans ce sens-là...* »

De fait, Catherine Millet a beaucoup de talent pour accueillir la vie, l'escorter, lui conférer de l'élan. Ses critiques d'art mettent en branle les œuvres apparemment les plus figées. Ses livres emportent le cours ordinaire de l'existence, la sienne mais aussi celle des autres, qui s'en trouve relancée. Quand elle était jeune journaliste, la petite banlieusarde qui avait peur de tout prenait soudain de l'assurance devant sa machine à écrire, s'autorisant à affirmer des choses qu'elle n'aurait osé dire dans un dîner ou une réunion. Depuis, elle a bâti chaque livre comme une bulle de rêverie où les contradictions n'ont pas besoin d'être résolues, et où l'imagination peut divaguer librement.

« *Là encore, cela me vient de l'enfance. Petite, je lisais ce qui me tombait sous la main, je prenais des livres dans la bibliothèque de ma mère, par exemple Chateaubriand, et je me laissais aller. Aujourd'hui encore, j'ai tendance à me laisser porter par les phrases, au point de devoir reprendre ma lecture pour en saisir le contenu. Quand j'écris, c'est la même chose, j'aime être portée par cette houle. Le soir, au moment de me coucher, j'ai l'habitude de repenser aux phrases que j'ai écrites un peu plus tôt, je me laisse doucement envahir par*

elles, cela m'aide à m'endormir. Quand un livre vient de paraître, et que je ne suis pas dans une période d'écriture, comme c'est le cas maintenant, cela me manque. » Et, pendant ce temps-là, c'est nous, heureux lecteurs, qui pouvons nous laisser cajoler par sa phrase patiente, prévenante. Chez Catherine Millet, la littérature est une berceuse, elle chante la vie comme on porte un enfant.

Sélectionné pour le prix littéraire « Le Monde » 2022

REPÈRES

1948 Catherine Millet naît à Bois-Colombes (Hauts-de-Seine).

1965 Rencontre Daniel Templon, qui crée sa galerie l'année suivante.

1968 Premier article, comme critique d'art, dans l'hebdomadaire culturel *Les Lettres françaises*.

1969 Enfant de chœur dans la performance *Messe pour un corps* de l'artiste Michel Journiac.

1970 Premier voyage à New York, pour l'exposition « *Conceptual Art and Conceptual Aspects* ».

1972 Fondation de la revue *Art Press*, qu'elle dirige depuis.

1973 Mort de son frère, Philippe.

1987 Elle signe *L'Art contemporain en France* (avec Richard Leydier, Flammarion, 1987).

2001 *La Vie sexuelle de Catherine M.* (Seuil).

2008 *Jour de souffrance* (Flammarion).

2014 *Une enfance de rêve* (Flammarion).

Jean Birnbaum